## Para Meldar



## Revenir du silence

Michèle Sarde

Julliard. Paris. Septembre 2016. ISBN: 978-2-260-01746-2

Revenir du silence appartient en première approche au genre de la saga familiale qui a connu de nombreuses déclinaisons dans le monde judéo-espagnol. Il nous permet de suivre pas à pas le périple d'une famille sépharade de Salonique qui, à chaque génération, s'éloigne un peu plus de ses racines. Les lecteurs de la Lettre Sépharade et de Kaminando i Avlando et les familiers des ouvrages de Besalel Ha-Lévy, de Joseph Nehama et de Michaël Molho pourront trouver fastidieuse la description de la Salonique ottomane. Ils auraient tort de ne pas persévérer dans leur lecture car ce que nous confie plus avant Michèle Sarde est tout aussi saisissant qu'inédit.

Au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la fresque historique et que l'on se rapproche de l'histoire intime d'une mère et de sa fille, le livre gagne en émotion. Michèle Sarde a fait le choix judicieux de dramatiser son récit en retenant quelques scènes matricielles qui forgent le caractère et la conduite de ses personnages.

Le livre s'ouvre sur le grand incendie d'août 1917 à Salonique qui en bouleversant les schémas familiaux et les situations établies devait précipiter le départ vers la France de la famille maternelle de l'auteur. Cet exil redouble au moins symboliquement celui de Castille même si ce départ se fait de manière beaucoup plus réfléchie et organisée. Comme dans beaucoup de familles sépharades c'est le fils aîné qui part le premier en éclaireur avant de faire venir progressivement toute sa famille.

Si tout semble changer en apparence avec l'arrivée en Occident, certains préjugés ont la vie dure. L'obsession de la filiation par les garçons en est un. Il nourrit une discrimination à l'égard des filles d'autant plus puissante qu'elle semble aller de soi. La ségrégation passe d'abord par l'éducation. À Salonique, Oro, l'arrière-grand-mère de l'auteur impose la dictature de la couture à sa fille Marie qui voudrait poursuivre ses études. Dans l'entre-deux-guerres, Jenny, la mère de l'auteur se voit interdire la cérémonie de la Bat-Mitsvah au nom d'un « ça ne se fait pas chez nous » sans réplique. À ce mode de vie patriarcal, s'ajoute une codification des alliances matrimoniales qui privilégie l'endogamie et le conservatisme social. Ni kon el tchiko, ni kon el riko dit le proverbe: on doit se marier avec quelqu'un de son rang. Lorsqu'une fille Benveniste, pourtant issue de la bonne bourgeoisie, tombe amoureuse d'un Modiano de la classe aristocratique, elle se fait sévèrement rabrouer par son père qui juge cette alliance inconvenante. Il suffira pourtant d'une génération pour que ces situations apparemment immuables se renversent et que les privilégiés d'hier fassent figure de déclassés.

L'intégration ne va pas sans difficultés. Michèle Sarde consacre de longs développements à ce La famille Benveniste rassemblée en novembre 1931 à Paris, Au centre. au premier rang, Maïr Benveniste et Oro Benveniste (née Simha) entourés de leurs trois fils et trois filles accompagnés de leurs conjoints et de leurs six petitsfils uniques. La seule petitefille, Jenny, mère de Michèle Sarde, âgée d'une quizaine d'années, est habillée en clair derrière sa nona.

Collection Michèle

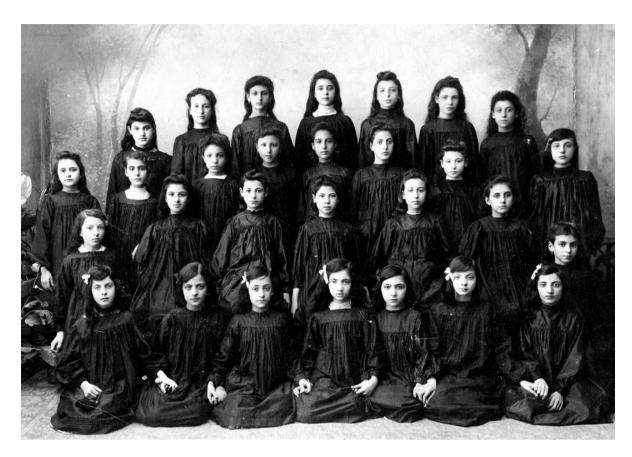


Paris 22-11-31

qu'elle appelle « le pouvoir de l'office ». C'est un aspect rarement abordé de l'immigration sépharade et pourtant crucial. Les bonnes d'enfants, quelles que soient leurs origines, ont transmis en toute discrétion de nouveaux usages et codes sociaux. Ce sont elles qui passent le plus de temps avec les enfants et qui, en toute innocence, mènent un travail de sape et d'influence qui pourra aller, dans certains cas, jusqu'à la conversion. Cet apprentissage ne va pas sans brutalité. L'un des passages les plus marquants du livre est sans conteste la scène du bol de lait caillé que la nounou Annie force la petite Jenny à avaler. Scène d'une violence inouïe et qui s'apparente à un viol autant physique que symbolique; la petite Jenny ne peut surmonter son dégoût et rend le liquide abhorré. Mais les grandes personnes finiront par avoir raison de sa résistance - à quel coût psychique? est-on en droit de se demander. Avec la froide et rigide Annie, formée à la rude école des bonnes sœurs de Vesoul, c'est aussi l'adieu à la chaleur orientale, à un monde savoureux et affectueux, *karinyoso* que personnifiait la nounou salonicienne Sarika. Cette chaleur familiale ne persiste que par bouffées, au contact des grandsparents Maïr et Oro, qui, jusqu'à la mort du patriarche en 1937, invitent leur tribu à célébrer le *seder* de *Pessa'h*.

Les chapitres consacrés à l'entre-deux-guerres sont captivants. On y découvre le personnage de Blanche Maurel, agrégée d'histoire charismatique, professeur au lycée Victor-Duruy, et *pasionaria* anti-dreyfusarde, dont les meilleures élèves sont pourtant des Juives.

La famille de Michèle Sarde est installée aux confins des 15<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> arrondissements loin des



Marie Benveniste, grand-mère de l'auteur, deuxième à partir de la gauche au deuxième rang en partant du bas. École de l'Alliance israélite universelle à Salonique. Année scolaire 1903-1904.

Collection Michèle Sarde.



Jacques Benrey et Jenny/Janja Benrey (née Benveniste) entourant leur fille Michèle. Photographie prise pendant la guerre.

Collection Michèle Sarde.

quartiers d'élection des Judéo-Espagnols à Paris que sont les 9° et 11° arrondissements. Elle n'en est pas moins bien connectée aux réseaux communautaires. La famille fréquente la synagogue de la rue Buffault, puis à son inauguration, la synagogue de la rue Saint-Lazare. On croise au fil des pages les notables de la communauté tels le docteur Vital Modiano qui sera le premier président du CRIF ou Edgar Abravanel, président de la jeunesse sépharadite dont Jacques Benrey, le père de Michèle Sarde, est vice-président. Les leaders communautaires croient alors fermement en la régénération de la culture sépharade au contact de la culture française.

Les Judéo-Espagnols que nous décrit Michèle Sarde ne sont pas toujours conformes à leur archétype; ils ne sont pas toujours affectueux, pas toujours entreprenants, pas toujours doués pour le commerce et pas toujours « à la hauteur ». Une scène surtout retient notre attention. Un jour de kippour, la petite Jenny, hissée sur la pointe des pieds, surprend son père enfermé dans la cuisine qui rompt clandestinement le jeûne. La scène a valeur initiatique; la figure paternelle est mise à nue. On est tenté d'y voir une scène de marranisme inversé. Dans le secret de la domus, le père trahit son peu de foi et de considération pour la Loi. Mais c'est aussi la dimension profondément humaine de cet épisode que l'on retient: le patriarche révèle l'étendue de sa faiblesse avec la complicité de son épouse qui sert les plats défendus.

Les petits soucis de l'entre-deux-guerres sont bientôt dépassés par les affres sans commune mesure de la Seconde Guerre mondiale. Pour Michèle Sarde, née en octobre 1939, les souvenirs de la guerre, conscients ou inconscients, forment l'arrière-plan de sa mémoire.

Cette traversée de la guerre est un long cauchemar où la famille fuit toujours plus avant dans un climat de peur quasi-permanente. De Paris à Marseille, puis de Nice au Vercors, la survie de chacun des membres de la famille ne tient qu'à un fil, au hasard des nationalités, des mains tendues et surtout de la chance. Résister dans ce contexte

c'est d'abord survivre puisque les nazis ont juré la mort de tous les Juifs. C'est « l'autre guerre » révélée aux siens dès 1941 par Oscar Arditti, évadé d'un stalag. Mais c'est aussi la lutte armée dans le Vercors où s'engagent au pire moment, en juin/juillet 1944, le père et l'oncle de Michèle Sarde. L'oncle Marcel fait prisonnier, en réchappe par miracle. D'autres n'auront pas cette chance tels les grands-parents paternels de l'auteur, déportés sans retour d'Italie, ou encore Marc Amon, jeune résistant pris le 22 juillet 1944.

La Libération, pour ces familles de déportés, est amère. Ceux qui reviennent des camps de la mort n'ont pas encore trouvé les mots pour témoigner, ni les personnes prêtes à les écouter. Une nuit, malgré tout, les frères Arditti, Oscar et Léon, réuniront leurs proches pour leur confier ce qu'ils ont subi dans les camps et les trains de la mort.

Peu à peu, dans la famille de Michèle Sarde, s'instaure le silence et le déni. Silence tout d'abord autour de ceux qui ne sont pas revenus et dont le deuil est impossible. Silence ensuite sur les conséquences lancinantes de cette perte. S'ouvre alors le dernier chapitre du livre, le plus passionnant, le plus intime, puisqu'il nous dépeint les conséquences psychiques de cette guerre jamais vraiment achevée. La petite Michèle, tour à tour baptisée catholique, puis « excommuniée », navigue sans le savoir en plein marranisme, en pleine dénégation d'une identité qui ne doit pas avoir de descendance. Nous nous garderons de révéler ici toutes les clés du livre mais soulignerons le grand courage de Michèle Sarde qui n'hésite pas à exposer ses blessures les plus intimes. L'enquête au long cours qu'elle mène à partir du témoignage tardif de sa mère, et dont le livre est l'aboutissement, est à la hauteur du silence longtemps entretenu sur ses origines.

FA

https://issuu.com/akiestamos-aals/docs/21\_kia-issuu\_e1b0e7f9bb9239